

Présentation

Jacqueline Duvernay Bolens

Les observations deviennent infidèles aussi par l'infidélité même de la théorie qui dirige l'observateur : ébloui par cette théorie, il voit mal ce qu'il observe ; le fait se réunit aux idées qui le dominent, et ce qu'il voit est toujours conforme à ce qu'il pense ; on doit donc être attentif à la théorie des observateurs pour juger de la fidélité ou de l'infidélité de leurs observations.

François Quesnay

CE DOSSIER de *L'Homme* réunit des ethnologues, des historiens et des linguistes autour de l'expression linguistique du contenu de l'observation. Comme la pensée, qui ne constitue pas une activité essentiellement distincte de la langue, l'observation ne peut être séparée de son expression linguistique. Entre le regard et l'objet sur lequel il porte, intervient le langage : on voit avec des mots. C'est cette dépendance de l'observation à l'égard des formes lexicales ou syntaxiques que se proposent d'interroger les auteurs réunis ici, en recherchant comment elles façonnent le regard.

Auprès des linguistes, les ethnologues et les historiens pouvaient apprendre à mieux discerner les limites où finissent les significations implicites qui relèvent de la langue de l'observateur et où commence l'observation d'autrui proprement dite. Composée d'un mélange de réalité et de langage, la description des faits observés reste tributaire de mécanismes linguistiques autonomes pouvant entraîner des distorsions sémantiques dont seule une analyse linguistique peut rendre compte. De leur côté, les ethnologues et les historiens apportaient aux linguistes un matériel donnant à réfléchir sur le langage comme production de sens au sein d'une pratique sociale. À l'opposé d'une attitude positiviste qui cantonne la langue dans une fonction purement instrumentale, l'étude des conditions sociales et scientifiques de l'énonciation met alors en évidence les effets de sens produits par les rapports sociaux.

Au cœur de cette confrontation interdisciplinaire, les mots, au cours de l'histoire, prennent des valeurs et des sens différents. Des configurations sémantiques viennent à se figer en réponse à des conditions sociales et historiques qu'il faut chaque fois définir. Les mots se changent alors momentanément en concepts dont le sens particulier peut toutefois coexister avec leurs significations anté-

Ce dossier est issu d'un séminaire de la V^e section de l'École pratique des hautes études (1994-1996), qui a été coordonné par Colette Callier-Boisvert, Marie-France Piguët et moi-même.

rieures. Plus spécifiques que les mots qui les abritent, les concepts sont aussi plus vulnérables. Leur vie est plus brève car ils s'émeussent en même temps que la vision du monde qu'ils contribuent à diffuser. Les mots en revanche, désinvestis de leur portée conceptuelle, rentrent dans le flux du langage où ils sont toujours susceptibles de se recharger d'un sens nouveau. Considérant que l'observation, tel un géant aux pieds d'argile, est bâtie sur du sable, les auteurs de ce dossier ont été attentifs à la fragilité du matériau sémantique qui circule au-dessous de l'écorce ordinaire des mots et ont cherché à déceler les points de rupture du champ sémantique. Il ressort de l'ensemble de ces contributions que l'étude de la vie changeante des mots apporte un démenti infaillible à l'illusion d'un sens éternel qui refléterait l'essence des choses.

L'histoire du mot *observation* témoigne à sa manière du cheminement conceptuel exprimé. À la fois causes et résultats du développement de la pensée scientifique, les métamorphoses du concept d'observation se confondent avec l'histoire des rapports de l'homme avec la nature. Les contributions réunies ici sont autant d'illustrations des transformations qui jalonnent cette évolution. Dès les débuts de l'époque moderne l'observation astronomique a constitué le paradigme de l'observation scientifique fondée sur l'éloignement et la neutralité de l'observateur. Quand Galilée soustrait une portion de l'univers à l'emprise alors omniprésente de la théologie pour y diriger sa lunette, il inaugure un nouveau mode d'observation qui consacra le triomphe de la science classique. En tenant compte du retard qu'elles accusent par rapport à l'usage de la langue, les définitions des dictionnaires des XVII^e et XVIII^e siècles rendent constamment présent le rôle de l'astronomie dans l'évolution de l'observation comme fondement scientifique. Le terme *observer*, d'usage courant pour la nature, se dit en effet plus spécialement des astres. Enfin *L'Encyclopédie* de Diderot célèbre encore, dans l'article « Observation », le modèle que représente l'astronome pour le « véritable naturaliste » qui se contente d'observer les phénomènes tels que la nature les lui présente sans intervenir, par opposition à l'expérimentateur dont « l'esprit ne réside que dans le bout des doigts » parce qu'il mêle ses propres combinaisons au spectacle observé.

À partir de l'époque des Lumières cependant, les comportements humains deviennent passibles d'une observation scientifique au même titre que les phénomènes cosmiques. Dans les définitions des dictionnaires, l'extension du mot « observation » au domaine des mœurs et de la morale est parallèle à la seconde grande mutation intellectuelle opérée cette fois par Linné. En introduisant l'espèce humaine dans les classifications animales, Linné modifie le statut de l'homme. Perdant son droit à se tenir à l'écart du reste de la nature, l'homme entre dans le champ d'observation du naturaliste. Avec le triomphe des sciences naturelles au XIX^e siècle, l'humanité n'est plus observée comme société mais comme une espèce divisée en races à l'instar des animaux. Le développement des usages scientifiques du mot en fait le fondement de l'ensemble des sciences y compris de ce qui est appelé à devenir les sciences humaines.

Il faudra attendre la fin du XIX^e siècle, le développement de la sociologie et la naissance de l'ethnologie pour mettre en lumière le caractère social des diffé-

rences qui séparent les hommes entre eux. En s'assignant la tâche d'observer les faits sociaux « comme des choses », cette discipline, depuis Durkheim, renoue alors avec le regard éloigné de l'astronome. En partant observer des groupes humains dont l'éloignement géographique accroît l'amplitude de la différence culturelle, l'observateur se met dans des conditions de dépaysement qui favorisent un décentrement intellectuel et affectif par rapport aux valeurs de sa propre société. Le voyage devient ainsi, dans l'observation de l'homme, l'équivalent de ce qu'était la lunette de Galilée dans l'observation de la nature. Dès le début de l'ère moderne, l'apparition de nouvelles formes de curiosité concernant l'homme et la société s'inspire de l'observation astronomique. Ainsi, au XVII^e siècle, une institution comme le « Bureau d'Adresse » de Théophraste Renaudot, chargé de centraliser l'information provenant des domaines les plus éloignés de la société, est définie explicitement « comme une lunette d'approche »¹. Trois siècles plus tard, la métaphore s'est imposée à Lévi-Strauss qui décrit alors l'ethnologue comme « l'astronome des sciences sociales »².

Ce qui ne signifie pas qu'on observe l'homme comme on observe les astres. Les raisons tiennent d'abord au langage utilisé. Contrairement au langage mathématique, le langage naturel est en effet composé de structures déjà informées de significations qui sont étrangères au contexte de leur emploi. Outrepassant la finalité explicite de l'observation, le sens des mots utilisés échappe à la conscience de l'observateur en introduisant un ensemble de présupposés implicites. Cette part d'opacité du langage creuse alors un écart jamais comblé entre ce que l'observateur veut dire et ce qu'il dit effectivement.

Dans cette zone d'obscurité, le langage agit comme un révélateur de cette part refoulée de l'observation qui touche aux motivations inconscientes de l'observateur. Du voyage au langage, le « regard éloigné » change de cap et de l'observé se reporte sur l'observateur. La part d'ombre projetée par la personne de l'observateur sur la réalité observée est en effet objectivée dans les formes lexicales et les constructions syntaxiques du langage. À ce titre, l'analyse linguistique contribue au processus d'objectivation de l'observateur. Celui-ci en effet, pour répondre du caractère scientifique de l'observation dans les sciences humaines, doit devenir extérieur à lui-même et à sa propre société. Mais la fonction critique exercée par l'étude du langage de l'observateur va plus loin encore en rendant la parole à ceux qui, sans cela, en auraient été privés. Les marques d'énonciation signalent en effet cette première forme d'instrumentalisation de l'observé comme objet scientifique qui fait obstacle à un dialogue égalitaire. Dans le discours scientifique, l'observé occupe la place réservée au pronom de la troisième personne « il » qui, selon Émile Benveniste, « ne renvoie pas à une personne parce qu'il se réfère à un objet placé hors de l'allocution. Il n'existe et ne se caractérise que par opposition à la

1. Cité in Justin Stagle, *A History of Curiosity. The Theory of Travel, 1550-1800*, Chur, CH, Harwood Academic Publishers, 1995 : 134.

2. Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958 : 415, voir aussi pp. 107-108, et *Anthropologie structurale deux*, Paris, Plon, 1973 : 39, 69, 75, 80-81.

personne “je” du locuteur qui, l'énonçant, le situe comme “non-personne” »³. Première forme d'appropriation des êtres, les conditions de l'observation, en le changeant en chose, assujettissent celui qui est observé.

Étudier les formes du dire dans la matérialité du langage instruit donc sur les manières d'observer. L'observation d'un peuple, d'une croyance, d'une relation sociale, d'un objet de musée, ou d'une plante relève d'autant de disciplines distinctes dont les fondements théoriques sont inscrits dans la langue. Comment alors se constituent les concepts scientifiques fondateurs ? De l'observateur de terrain au théoricien, les mots deviennent concepts, les faits se cristallisent dans des modèles théoriques qui engendrent de nouvelles terminologies. Source inépuisable de connaissances, l'acte premier de nommer est la condition d'émergence d'une nouvelle discipline. La création de mots ou de néologismes d'emplois qui affectent des usages nouveaux à des termes anciens fait partie du processus de transformation de l'intelligence des choses. En sens inverse, les concepts, en se propageant à d'autres disciplines, sont susceptibles d'imposer à des contextes étrangers des théories prédéterminées qui altèrent l'observation. D'instrument de connaissance, le langage se change alors en facteur de méconnaissance. Par ses vertus décapantes, l'analyse linguistique instruit donc une « observation de l'observation » qui répond à la problématique de ce dossier. En soumettant à la critique sémantique des textes provenant d'époques différentes dont les auteurs se distinguent par le champ des motivations et des compétences, ces études se situent au niveau du métalangage et désignent aux historiens, aux ethnologues et aux linguistes les points critiques de l'observation.

Suivant un ordre chronologique qui a servi de fil conducteur à l'organisation du dossier, l'ensemble des contributions se distribue de part et d'autre des trois ruptures majeures qui ont marqué l'histoire de l'observation. Les textes de Colette Callier-Boisvert et de Georges Boisvert appartiennent à la première tranche historique de l'évolution de l'observation. À l'époque des grandes découvertes, la conquête des terres et des mers du monde sublunaire progresse parallèlement à l'exploration de la voûte céleste. L'art de voyager, considéré comme instrument de connaissance des autres hommes, est au centre d'une réflexion théorique qui développe des techniques de rationalisation et de systématisation de l'observation. Conjuguant une volonté de savoir au désir d'appropriation des ressources naturelles des pays nouvellement découverts, les instructions officielles données aux voyageurs désignent explicitement ce qui est à voir et la manière de l'énoncer. L'exploration de l'Ancien et du Nouveau Monde à l'époque moderne est ainsi programmée en fonction des intérêts des grandes puissances européennes. Les observateurs sont en prise directe avec une réalité qui rompt brutalement avec l'univers connu. Leur vocabulaire tient compte de la transformation des conditions de l'observation. Des navigateurs portugais aux colons espagnols, de l'Afrique à l'Amérique, les mots en usage changent de référents. À travers les textes de navigateurs, de missionnaires ou de chroniqueurs, Colette Callier-Boisvert et Georges

3. Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966 (« Tel »), I : 265.

Boisvert saisissent à chaud la transformation des pratiques langagières sous la pression des événements. Explorant des mondes nouveaux, les navigateurs découvrent des peuples inconnus et pour lesquels n'existe pas de nom, sauf à les désigner par référence à une religion ignorée : ils ne sont ni juifs, ni maures, ni chrétiens. Les processus de dénomination représentent alors une mine de renseignements tant sur la singularité des peuples observés que sur les motivations implicites de l'observateur. L'étude des variations sémantiques que recouvre parfois une seule et même désignation informe également sur la transformation des rapports qui se sont instaurés avec les peuples d'Afrique et d'Amérique.

En Afrique, l'évolution de la désignation des groupes humains, que décrit Georges Boisvert, correspond à la progression géographique des navigateurs le long de la côte atlantique. Les mêmes désignations prennent des significations différentes. Le sens religieux et géographique des premières nomenclatures s'estompe au profit d'autres critères tirés de la couleur de la peau et, plus tard, de la texture des cheveux quand les Portugais découvriront en Inde des *Negros* à cheveux plats différents des *Negros* d'Afrique à cheveux frisés. Les différences physiques ou culturelles retenues comme pertinentes par l'observateur constituent alors une précieuse source d'informations sur ses dispositions affectives et intellectuelles à l'égard de ceux qu'il nomme. Interviennent également les rapports sociaux comme le montre le changement de sens du terme *negros*. Pris au sens géographique dans l'expression *Mouros negros* pour différencier les musulmans d'Afrique noire de leurs correligionnaires blancs, il désigne dans l'expression inversée *Negros mouros* les populations où sont recrutés les esclaves. *Negros* prend alors un sens péjoratif en devenant l'expression linguistique d'un nouveau critère de classification fondé sur un rapport social de domination.

Passant d'Afrique en Amérique, les navigateurs découvrent des populations inconnues. Les dénominations en usage sont appliquées à des hommes qui n'appartiennent à aucune des catégories d'infidèles connues dans l'Ancien Monde. Dans l'étude de Colette Callier-Boisvert, les variétés d'emploi du mot *gentils*, que les Portugais préfèrent d'abord à *Indiens* réservé aux habitants des Indes orientales, mettent en lumière les différentes conceptualisations de ces populations dans les débuts mouvementés de la conquête. Les acceptions successives du terme reflètent alors l'éventail des stratégies mises en œuvre par les conquérants tout au long du processus de colonisation. Comme en Afrique, un décalage s'instaure entre le sens religieux traditionnellement attaché au mot *gentils* et l'usage politique qu'en font les colons pour faire valoir leur droit à dominer ces peuples. À terme les *gentils* désigneront une nouvelle catégorie d'hommes connotés comme sauvages et dont la dévalorisation, comme celle du terme nègre en Afrique, est fonction des rapports de domination. Instrument nécessaire d'une première forme de connaissance d'autrui, l'attribution d'un nom aux peuples de régions convoitées fait partie de la politique de conquête des terres et des mers. En Amérique, elle reflète la complexité des affrontements sociaux dans une situation historique inédite.

La pensée naturaliste fait son entrée avec les contributions de Colette Capitan et Solange Pinton. Elles analysent, chacune dans un domaine différent, comment d'une période à l'autre le changement des mots renouvelle la vision des choses. Imposée par les événements ou se mettant en place progressivement, l'émergence de nouveaux concepts clés dans le champ des idées philosophiques ou scientifiques est déterminée par des conditions historiques qu'il faut chercher à reconstituer. L'apparition du concept d'individu dans le contexte révolutionnaire donne à Colette Capitan matière à s'interroger sur les ambiguïtés du vocabulaire politique. Certains vocables, en effet, pèsent plus lourd que d'autres quand leur histoire se confond avec celle des valeurs morales et intellectuelles les plus fondamentales de la société. Comment les notions de citoyenneté et de sujet de droit, inséparables de la nouvelle conception d'individu, se sont-elles dégagées de ce qui demeurerait jusque-là un « impensé politique, car structurellement impensable » ? Telles sont les questions posées. Les troubles qui accompagnent la naissance des concepts fondateurs de la démocratie moderne suffisent à rappeler leur fragilité et à combattre l'illusion rassurante de leur permanence. D'une époque à l'autre, mais aussi d'un contexte social à l'autre, on voit se modifier leur portée référentielle. En même temps que la Révolution condamnait l'esclavage au nom du concept majeur de citoyenneté, elle en excluait la moitié de l'humanité en écartant les femmes de la sphère des activités publiques. Ce détournement de l'idée-force de droit à la liberté de tous joue alors sur l'invocation de la nature qui, dans le cas des femmes, définit leur condition sociale comme un « état de chose » irrévocable. Trompant leurs usages théoriques, les concepts formés autour de l'idée de liberté se transforment alors en enjeu de pouvoir.

Avec l'étude de Solange Pinton, on entre de plain-pied dans la première moitié du XIX^e siècle. L'histoire de la naissance et du fonctionnement du musée de Guéret fournit le cadre institutionnel d'une refonte des principes du classement des collections qui rompt avec les formes du pittoresque conservées dans les anciens cabinets de curiosités. La présentation des ressources naturelles et des témoignages archéologiques de la région répond au besoin identitaire créé par le nouveau découpage départemental. L'influence croissante des naturalistes impose une autre façon d'observer où les séries taxinomiques des espèces naturelles servent de modèle au classement des artefacts. Parallèlement au remplacement d'*histoire naturelle* par *sciences naturelles*, ce qui était connu jusque-là comme les *antiquités* se change en *archéologie*. Le terme consacre une nouvelle discipline où l'humble pointe de flèche trouvera place aux côtés d'objets jugés plus prestigieux comme les médailles, dès lors que sa présence légitime une période de la préhistoire. Considérée dans la durée, la transhumance des objets dans les salles du musée est représentative des transformations conceptuelles qui président au choix des critères retenus. La fugitive connotation exotique d'un fusil albanais autorise momentanément à le ranger dans les objets ethnographiques avant qu'il ne réintègre la salle d'armes quand l'ethnographie sera reconvertie en arts populaires. Les jugements de valeur changent et les objets bougent, entraînés dans le sillage

du vocabulaire, jusqu'au terme de cette mystérieuse alchimie entre les mots et l'observation où un simple outil donne à voir un concept.

Contemporain des débuts de la muséographie de Guéret, le texte du naturaliste français William F. Edwards qu'analyse Marie-France Piguet est représentatif des répercussions de la mutation linnéenne et de l'influence décisive qu'a exercée la pensée taxinomiste sur l'étude de l'homme. Se met alors en place une terminologie empruntée aux sciences naturelles qui est à la source de la pensée raciologique. L'analyse de M.-F. Piguet grossit comme à travers une loupe le processus subtil par lequel des « éléments du discours naturaliste migrent à travers le même signe lexical *race* dans le discours historique ». Au sens défini par les naturalistes comme l'ensemble des traits physiques héréditaires, le terme *race* vient en effet légitimer une nouvelle conception de l'histoire tournée vers la quête des origines. Privilégiant les faits stables qui défient les vicissitudes sociales et politiques, Edwards considère la conformation organique des peuples actuels comme le fondement solide de l'étude des peuples des premiers temps. L'observation naturaliste devient alors l'instrument d'une conception essentialiste de l'histoire où la mémoire du passé est restituée par la théorie de la fixité des traits raciaux chez l'homme comme chez l'animal. Le transfert de la terminologie naturaliste dans un domaine qui lui était jusqu'alors étranger prédétermine de ce fait le résultat de l'observation. Décrivant les ensembles formés par des caractères physiques stables comme des *types*, Edwards est amené en conclusion à évoquer, sans toutefois l'analyser, le problème de leurs ressemblances mentales. Aussi laisse-t-il en suspens la question des rapports de causalité entre caractères physiques et caractères mentaux qui sera au centre des préoccupations des naturalistes de la seconde moitié du XIX^e siècle. Sous l'impulsion de la nouvelle acception biologique du terme hérédité, qui, de manière significative, est absent du texte d'Edwards, l'étude du substrat organique des comportements humains va connaître un développement croissant.

Darwin, dans l'ouvrage qu'il consacre à *L'Expression des émotions*, pose cependant le problème dans des termes différents de ses contemporains. Ainsi que nous le montrons, l'observation du comportement des espèces animales les plus humbles comme les insectes confère une portée critique au concept clé d'*habitude héréditaire*. Le mécanisme héréditaire des muscles du visage suffit en effet à expliquer leur caractère involontaire indépendamment de toute idée de finalité. L'explication que donne la théorie évolutionniste de l'expression des émotions opère alors un déplacement de la notion de conscience, qui annonce, dans un autre domaine, la mutation freudienne.

Comme la psychanalyse, l'ethnologie fait partie de la troisième grande rupture de l'histoire de l'observation. Résistant à la fascination exercée par les sciences naturelles, cette discipline tend à réhabiliter l'interprétation sociale des comportements de l'homme. En 1871, un an seulement avant que paraisse *L'Expression des émotions*, Edward B. Tylor publie *Primitive Culture*, qui tient lieu d'ouvrage fondateur de la nouvelle discipline. Plus tard, l'abandon des schémas temporels de l'évolutionnisme prélude à une seconde naissance. Mieux que la profondeur historique, la

distance géographique devient un critère plus sûr de la différence culturelle. Aussi l'intérêt se détourne-t-il des « primitifs » identifiés aux ancêtres de l'homme pour se reporter sur les « peuples sans écriture » contemporains des observateurs.

Inversant la hiérarchie des branches du savoir qui a prévalu au XIX^e siècle, les naturalistes se mettent aujourd'hui à l'écoute des sciences humaines. Attentifs à la composante sociale de l'environnement naturel, ils rencontrent des préoccupations communes à d'autres disciplines. Comme le montrent les études de Renée Claisse, Bruno de Foucault et Annick Delelis-Dusollier, les relations complexes nouées entre une plante et le nom qui lui est donné par la société étudiée représentent une source d'information intéressant aussi bien les ethnologues que les historiens ou les linguistes. Appliquant à un système de dénomination des plantes recueilli au Maroc la grille d'analyse formelle établie par Bruno de Foucault, Renée Claisse montre le parti que l'ethnologue peut tirer de la phytonymie. La nomenclature fonctionne en effet sur des mécanismes de sélection d'éléments sémantiques qui se rapportent au milieu écologique, social et religieux. Avec Annick Delelis-Dusollier, on passe à la phytogéographie, soit l'observation de l'environnement végétal considéré comme source de renseignements sur les modes d'intervention de l'homme. À ce titre, les observations des botanistes viennent recouper l'analyse linguistique en redonnant chair à des formes lexicales dont le sens s'est érodé en même temps que disparaissait la complexité des pratiques culturelles qui lui avaient donné le jour.

Si le regard éloigné est une condition nécessaire de l'observation de l'ethnologue, on ne peut cependant faire abstraction de la distance séparant les débuts de l'ethnologie des débuts de l'astronomie. On ne sort pas en effet du XIX^e siècle de la même manière qu'on y était entré. Comme le signalent les études de Claude Meillassoux et Claire Michard, les fausses évidences nées de la pensée naturaliste du XIX^e siècle constituent une source de confusion entre les faits observés et les faits induits par la langue de l'observateur. Claude Meillassoux pose le problème dans l'étude des systèmes de parenté. Il est vrai que des notions aussi familières que celles de *père* et de *mère* peuvent soulever des difficultés tout d'abord insoupçonnées. La finalité théorique que s'assignent les études de parenté ne suffit pas toujours à préserver le langage scientifique des effets de trompe l'œil et des leurres sémantiques que l'on peut imputer à l'emprise laissée par les sciences naturelles. Selon Claude Meillassoux, les outils linguistiques et méthodologiques des ethnologues trahissent l'inspiration naturaliste de l'époque dans laquelle ils ont été forgés. L'examen des anciens contextes de l'emploi des termes de parenté européens révèlent en effet le caractère historique de leur compréhension, incompatible avec leur extension à d'autres sociétés où les relations de parenté ne se fondent pas nécessairement sur le principe de la consanguinité. Et si aucun des termes de parenté qui nous sont familiers ne trouve à proprement parler d'équivalent ailleurs, l'ethnologue ne peut se dispenser de suivre l'exemple d'Émile Benveniste, en les soumettant à une critique sémantique pour évacuer les relents d'interprétation génétique et laisser la place libre à d'autres manières de penser les relations de parenté.

L'attention portée par Claire Michard aux notions *femme* et *homme* fait également intervenir les conditions de l'énonciation. Nulle part plus que dans le domaine de la différence des sexes ne se rencontre l'illusion selon laquelle il existerait des notions universelles inscrites dans la nature. L'analyse méthodique des mécanismes de la langue sur lesquels reposent ces formes lexicales et leur usage discursif dévoile toutefois cette aberration multi-séculaire. L'analyse des choix linguistiques qui servent à construire la différence des sexes suffit à montrer que les catégories inconscientes du langage ne peuvent être séparées du contexte social où elles prennent sens. En faisant l'impasse sur l'expression linguistique du caractère dissymétrique et inégalitaire des rapports entre les sexes dans leur propre société, les observateurs, quel que soit leur sexe, prennent le risque de fausser leurs données. Tout est dit dans le langage mais tout n'est pas vu par l'observateur qui se définit alors autant par ce qu'il laisse de côté que par ce qu'il découvre. Désigner la place qu'occupe le continent noir de la pensée sexiste dans le langage est un des aspects de l'observation scientifique qui, comme le rappelle Gaston Bachelard, est aussi une observation polémique.

Il y a bien des façons d'observer le monde. Diverses, en effet, ont été les formes prises par le dialogue que l'homme a noué avec le monde. À l'époque galiléenne l'homme est coupé de la nature. Il restera en dehors du champ de l'observation scientifique aussi longtemps que la théologie exercera sa domination sur les affaires humaines. D'un continent à l'autre, le regard porté sur l'homme est dissocié du regard porté sur la nature. À partir du XIX^e siècle cependant, avec le rayonnement de la pensée linnéenne, l'observation des naturalistes conduit au contraire à rapprocher l'homme de la nature jusqu'à le confondre avec le règne animal. D'une nature à l'autre, le regard découpe un nouveau champ conceptuel inapte à rendre compte de la spécificité culturelle du comportement humain. Enfin avec l'ethnologie, le regard éloigné de l'observation lévi-straussienne offre une possibilité, intermédiaire entre le trop près et le trop loin, où l'observateur s'inspire du regard de la science pour observer la réalité sociale en passant d'une culture à l'autre.

D'une époque à l'autre, enfin, le vocabulaire de l'observation qui est successivement emprunté aux chroniqueurs, aux taxinomies naturalistes et à l'ethnologie, témoigne du changement des modèles intellectuels qui ont fait référence. Au-delà du regard de l'observateur, son langage représente en effet l'institution dont il est le porte-parole. C'est elle qui détermine la finalité de l'observation et, on ne peut en douter, le sens des réponses apportées. Comment alors les institutions observent-elles? Telle est en définitive la question posée dans ce dossier.